

## Libre opinion

# Quelle(s) éthique(s) pour la nature ?

Raphaël Larrère

Sociologie, éthique appliquée, INRA, Unité TSV, 65 boulevard de Brandebourg, 94205 Ivry-sur-Seine cedex, France

M'étant appliqué depuis plusieurs années à étudier et développer l'éthique environnementale<sup>1</sup>, je ne pouvais qu'être intrigué par un ouvrage intitulé *Quelle éthique pour la nature ?*<sup>2</sup>. Lors d'une enquête dans les parcs nationaux sur l'adoption de la biodiversité comme norme d'action, un responsable m'avait affirmé que l'un des effets des développements récents de l'écologie et de la biologie de la conservation avait été d'abandonner les questions de principe au profit d'une évaluation (en termes de diversité biologique) des conséquences des actions. Mais cette transformation, comme ses effets sur la gestion des parcs, rencontraient des « résistances », en particulier de tous ceux qui demeureraient fidèles à un « principe de naturalité ». J'avais recueilli des discours épars de militants qui auraient ainsi désiré que l'on protège parcs et réserves de toute activité humaine, mais il s'agissait de critiques ponctuelles. Ce qui m'a intéressé dans l'ouvrage de Jean-Claude Génot, c'est qu'il systématise ces points de vue, tente de justifier le « principe de naturalité » et lui donne ainsi consistance.

### Un manifeste pour sauvegarder et faire aimer la *wilderness*

Le livre de Jean-Claude Génot est un plaidoyer vigoureux, informé et talentueux en faveur d'une éthique environnementale tout orientée vers la préservation de cette nature sans l'homme, que les Américains nomment la *wilderness*. Non seulement il convient de réserver à la nature sauvage la plus large place, mais il faut, en outre, laisser le dynamisme naturel reconstituer des espaces de nature « spontanée, indomptable, imprévisible » (p. 1).

Auteur correspondant : larrere@ivry.inra.fr

<sup>1</sup> Cf. Larrère, C., Larrère, R., 1997. *Du bon usage de la nature : pour une philosophie de l'environnement*, Paris, Aubier.

<sup>2</sup> Génot, J.-C., 2003. *Quelle éthique pour la nature ?*, Aix-en-Provence, Édisud.

Hélas, c'est avec cette nature sauvage et insoumise que les sociétés modernes veulent en finir ! De cette volonté, témoignent bien évidemment les économistes, pour qui rien ne doit échapper aux mécanismes du marché, mais aussi les philosophes qui, massivement, demeurent anthropocentriques et refusent d'accorder la moindre valeur à la nature. Mais le pire est que ceux-là mêmes qui devraient la défendre, se font les complices de ceux qui en attendent la fin. Les scientifiques d'abord, ou du moins ceux d'entre eux qui « rejettent l'idée de climax et de stabilité au profit de la perturbation et des bouleversements » et se font ainsi « les soutiens involontaires du discours antinature », cautionnant de la sorte « l'idée qu'il n'y a pas de lois dans la nature à respecter » (p. 3). Ensuite, les protecteurs de la nature, qui « pour sauver la nature – en réalité "leur" nature – [...] ont besoin de la changer, de la civiliser » (p. 3). Chacun « a choisi "ses" espèces et "ses" habitats qu'il préfère jardiner lui-même plutôt que de se battre pour imposer aux forestiers, agriculteurs, pêcheurs et chasseurs une gestion multifonctionnelle, prenant en compte les mécanismes écologiques, et laisser la nature évoluer partout ailleurs » (p. 4). Enfin, les gestionnaires d'espaces protégés qui se croient « obligé(s) d'entretenir sous perfusion cette nature souffrant d'une trop grande domination de l'homme, par encore plus de maîtrise et de contrôle, renforçant la "maladie" de la nature » (p. 3). Car « gérer la nature, c'est forcément la dénaturer » (p. 10). Logiquement, Jean-Claude Génot en appelle à une politique de protection de la nature qui empiéterait le moins possible sur les dynamismes naturels, et à une éthique nouvelle permettant à l'homme de cohabiter avec la nature sauvage, une éthique « qui orientera toutes ses activités pour ne satisfaire que ses besoins fondamentaux. L'éthique serait alors notre capacité à tellement vouloir une nature non gérée que toutes nos pratiques seraient orientées vers la sauvegarde de vastes espaces de nature sauvage » (p. 10).

## Une critique de l'activisme écologique des scientifiques et des praticiens

À l'issue de ce manifeste, Jean-Claude Génot livre un ensemble d'exemples illustrant et précisant son propos. Dans chacun de ces chapitres, il sait mettre en relation les pratiques qu'il dénonce avec les conceptions scientifiques et les représentations de la nature qui les inspirent. Il épingle avec verve les ridicules et les excès de ceux qui entendent « gérer » la nature. À plusieurs reprises, la cible de ses critiques est le génie écologique, surtout lorsqu'il entend entraver les mécanismes naturels pour maintenir des milieux ouverts. Tout y passe : la réhabilitation de milieux, les réintroductions d'espèces et les opérations de soutien à des populations, la régulation des prédateurs et la lutte contre les espèces invasives, etc. Certes, les fondements scientifiques de telles pratiques ne sont pas erronés (on verra que la biologie de la conservation possède quelques vertus à ses yeux), mais on frise souvent l'industrie du faux. Surtout, explique-t-il page 137, « la nature ne peut pas être livrée aux ingénieurs, même qualifiés en "génie écologique", sans perdre son âme ». Aussi, au lieu de jardiner les espaces dont ils ont la charge, les gestionnaires de la nature doivent-ils « abandonner leur domination et laisser la nature évoluer librement partout où cela est possible » (p. 137). Et où cela serait-il possible si ce n'est dans les réserves naturelles et les parcs nationaux ?

La critique des parcs nationaux, qui entendent favoriser le pastoralisme pour préserver des milieux ouverts au nom de la biodiversité, est de même sévère. Pourquoi partager la haine des éleveurs pour les friches et les forêts ? « L'agriculture est par essence opposée à la nature sauvage et, comme le dit Robert Hainard qui dénonçait le mythe du paysan "gardien" de la nature : "en gros, le paysan a composé avec la nature par impuissance, non par respect conscient [...] toute bête qui ne travaille pas pour lui est une sale bête et toute végétation inculte, broussaille à incendier et mauvaise herbe" » (pp. 140-141). Les parcs devraient, à l'inverse, considérer que, « plus que partout ailleurs, la montagne constitue le lieu privilégié pour une reconquête de la nature sauvage, qu'il s'agisse de ses éléments les plus incontrôlés, comme le loup et le lynx, ou de la dynamique spontanée de milieux abandonnés » (p. 57).

Voyant dans la déprise agricole une possibilité de laisser la nature reprendre ses droits sur les espaces délaissés, Jean-Claude Génot n'apprécie guère non plus les mesures agrienvironnementales, ni Natura 2000. L'ensemble de ces illustrations culmine dans un chapitre intitulé « La gesticulation écologique », qui égratigne avec truculence « l'activisme écologique » des associations de protection de la nature (en particulier celui de la LPO), et oppose à cette volonté de contrôle et de maîtrise l'exigence éthique qui devrait être celle des protecteurs. « [...] protéger la

nature demande de repenser la relation entre l'homme et la nature. Il s'agit justement d'imaginer une autre approche, non plus de domination et de maîtrise, mais d'humilité et de refus de contrôle afin de permettre l'épanouissement de la nature. Sans un exemple venant des protecteurs eux-mêmes, comment penser obtenir plus de respect de ceux qui font croisade contre la nature ? » (p. 129).

## Un point de vue qui n'est pas dénué de pertinence...

Il serait aisé de mettre en évidence l'a priori hostile aux « paysans » de Jean-Claude Génot (un présumé qui lui interdit de prendre en compte le fait qu'une contestation systématique de l'agriculture « productiviste » se développe au sein même de la profession). Le mépris dans lequel il tient les tentatives de concevoir des techniques agricoles plus respectueuses de l'environnement le conduit même à espérer, paradoxalement, une intensification de la mise en valeur agricole : une agriculture plus extensive exigeant plus d'espace, « la sauvegarde de la nature la plus sauvage possible à l'échelle du territoire passe peut-être par une exploitation intensive de certaines zones – pas forcément avec l'impact environnemental actuel qui n'est pas durable – pour avoir de vastes espaces en dynamique naturelle ou en gestion forestière proche de la nature » (p. 147).

Ce serait passer à côté de ce qui est le plus intéressant et le plus cohérent dans cette argumentation en faveur d'un principe de naturalité.

Ce n'est pas par ignorance des développements récents de l'écologie que Jean-Claude Génot se fait le porte-parole d'une nature sauvage. Il les connaît parfaitement, mais il y voit la déconstruction d'une vision du monde à laquelle il tient, autant pour des raisons émotionnelles que pour des raisons philosophiques. De même voit-il (fort justement), dans l'adoption de la biodiversité comme norme d'action et critère d'évaluation, une invitation à « gérer » et donc à « dénaturer » la nature : « de nombreux aménageurs se sont emparés du concept de biodiversité parce qu'ils façonnent la nature et que, pour eux, l'homme peut "produire" de la biodiversité » (p. 82). Jean-Claude Génot pense le monde structuré par l'opposition nature/artifice. La nature, c'est l'incontrôlé, l'indompté, la spontanéité même. Est artifice tout ce qui est construit, contrôlé, domestiqué. Dès que l'homme ne se conduit pas comme une espèce naturelle (se contentant de satisfaire « ses besoins fondamentaux »), on est dans le règne de l'artifice. Le chapitre dans lequel il critique l'engouement de certains pour les autochtones est éclairant à ce sujet : dès que les hommes sont intervenus avec des moyens techniques, ils ont détruit la nature.

Et, à la suite de Robert Hainard<sup>3</sup>, Génot n'hésite pas à nous inviter à abandonner la « mentalité néolithique » – celle qui est la nôtre –, « attitude impérialiste et narcissique qui veut tout réduire à soi-même », au profit d'une « mentalité paléolithique [...] attitude libérale du vivre et laisser vivre » (p. 163). Dans cette ségrégation du monde en deux domaines, la nature est le siège du bien, l'artifice, celui du mal. Il faut donc respecter la nature, et nous sommes responsables de toutes les conséquences de nos artifices et de notre volonté d'artificialiser. Ce que Jean-Claude Génot ne peut admettre, c'est qu'il puisse y avoir un continuum entre un pôle naturel et un pôle artificiel, continuum au sein duquel se situeraient la plupart des interventions humaines. C'est que, même lorsque l'on est en présence d'une nature authentiquement laissée à ses dynamismes, il s'agit d'une nature qui a déjà été transformée (plus ou moins et depuis plus ou moins longtemps). C'est aussi que, sur l'essentiel du territoire, nous avons modifié la nature à tel point, nous avons produit tant d'hybrides de nature et d'artifice, que nous n'avons plus seulement à respecter les dynamismes naturels, mais que nous sommes aussi en quelque manière responsables de la nature, telle qu'elle est *hic et nunc*. Une responsabilité qui justifie, d'un point de vue éthique, les efforts de la LPO pour aider les oiseaux à prospérer dans d'anciennes carrières, et bien des entreprises de restauration des milieux.

### ... mais qui n'est pas exempt de contradictions

Ayant, pour ma part, revisité l'éthique écocentrique (et non biocentrique, comme le dit Génot) d'Aldo Leopold<sup>4</sup> en tenant compte des développements récents de l'écologie et ayant adopté, de ce fait, une position inverse de la sienne, je reconnais volontiers la cohérence de sa défense de la naturalité et conseille cet ouvrage à tous ceux qui veulent comprendre la vision du monde qui habite tous ceux qui entendent favoriser, partout où c'est possible, le retour à la *wilderness*. On y lira, en particulier, un chapitre bien documenté sur les penseurs de l'écologie profonde (une écologie profonde qui ne ressemble pas du tout à l'épouvantail que l'on a construit sous le label de *deep ecology*<sup>5</sup>).

Outre le fait que je n'adopte pas le point de vue de Jean-Claude Génot (tout en reconnaissant que ses polémiques visent souvent juste), la principale critique que

je lui adresserais est de n'avoir pas tenu à ses principes jusqu'au bout. Si bien que l'on décèle dans différents chapitres certaines incohérences.

Jean-Claude Génot attend ainsi des gestionnaires qu'ils laissent la dynamique spontanée de la végétation fermer progressivement les milieux abandonnés par l'agriculture ou le pastoralisme. C'est sans doute parce que les premiers stades de l'enfrichement présentent une grande diversité d'espèces. Mais c'est surtout parce que ces friches poussent (à terme) à la forêt. Le principe de naturalité le conduit logiquement à laisser la végétation évoluer sans contrôle et à parvenir à ces formations forestières qui représentent, sur la plus grande partie du territoire, ce que pourrait être le climax. Jean-Claude Génot aime les forêts et cette passion habite tout l'ouvrage : ce sont à ses yeux les milieux les plus naturels. Pas toutes les forêts cependant : dans un chapitre consacré aux leçons de la grande tempête de décembre 1999, il se livre à une critique des futaies régulières si chères à l'ONF et préconise des futaies irrégulières. Cela le conduit à approuver les méthodes de gestion forestière proches de la nature, celles de Pro-sylva : le jardinage arbre par arbre avec maintien d'arbres morts. Soit, mais cette gestion ne relève-t-elle pas d'une sorte de génie écologique ? Ne s'agit-il pas d'une technique qui, pour être proche de la nature, n'en est pas moins artificialisante selon la conception de Jean-Claude Génot ? Pourquoi le génie écologique serait-il critiquable lorsqu'il s'applique à des milieux humides, des pelouses ou des carrières, et justifié lorsqu'il concerne des forêts ? L'auteur en vient même à trouver quelque vertu heuristique à l'écologie des perturbations : « on sait, grâce aux réserves forestières intégrales, que l'écologie des chablis et le régime des perturbations sont des événements majeurs dans le rajeunissement des forêts tempérées naturelles et un élément fondamental de leur hétérogénéité structurale » (p. 38). Serait-ce à dire que, dès que l'on a atteint un stade forestier, l'écologie contemporaine ne déconstruit plus ce que nous apprenait l'écologie classique et que l'on peut gérer la nature sans la dénaturer ?

De même, lorsque (fort logiquement et fort pertinemment) Jean-Claude Génot prend parti en faveur des « défenseurs de l'habitat » contre les « défenseurs de l'espèce », il se lance dans un éloge du « pilotage », cette façon de travailler « avec » et non pas « contre » la nature. Certes, mais si je ne me trompe, le pastoralisme, le génie écologique, comme la gestion Pro-sylva relèvent tous de techniques de « pilotage ».

Compte tenu des thèses que défend l'auteur, on s'attendrait enfin à une critique radicale de la biologie de la conservation ; or, celle qui figure vers la fin de l'ouvrage est pour le moins nuancée. S'il lui reproche d'être une science curative, se contentant de faire avec la pénurie de nature, il la gratifie d'affirmer ouvertement ses pré-supposés éthiques et de parvenir parfois à des résultats

<sup>3</sup> Hainard, R., 1994. *Et la nature ? Réflexions d'un peintre*, [Saint-Claude-de-Diray], C. Hesse.

<sup>4</sup> Leopold, A., 1949. *A Sand County Almanach*, Oxford, Oxford University Press ; traduction française par Gibson, A., 1995. *Almanach d'un comté des sables*, Paris, Aubier.

<sup>5</sup> Un exemple de cette construction d'épouvantail, l'ouvrage de Luc Ferry, 1992. *Le Nouvel Ordre écologique*, Paris, Grasset.

encourageants. Plus encore, le livre s'achève sur un éloge surprenant des réserves de la biosphère. . . comme si l'une des premières d'entre elles en France n'était pas ce Parc national des Cévennes qui, depuis sa création, a accueilli pasteurs et chasseurs en son sein, pratiqué largement des réintroductions d'espèces et utilisé les éleveurs et le génie écologique (parfois même les feux courants) pour préserver un paysage ouvert.

### Quelles éthiques pour la nature ?

Jean-Claude Génot n'est pas seulement un militant de la naturalité, voulant théoriser son éthique. C'est aussi un gestionnaire, et il sait fort bien que, dès que l'on a en charge des espaces protégés, il faut rechercher des compromis. Militant, il campe sur une éthique de conviction, affirmant ses principes et ne craignant pas le conflit de valeurs. « Il faut avoir le courage, écrit-il ainsi dans un éloge de François Terrasson, de mettre les divergences de fond au jour, pour mieux résoudre les problèmes, mais avec le risque de voir le fossé émotionnel et culturel se creuser entre les protagonistes. » Reconnaisant alors que se confrontent souvent des points de vue « totalement antagonistes et irréconciliables », il s'en console en affirmant que, « si la révélation des vraies raisons d'un conflit ne débouche sur aucun compromis, il ne reste qu'à user des bons vieux rapports de force, qui sont une expression de la démocratie » (p. 105). Mais le gestionnaire, après s'être interrogé sur les raisons pour lesquelles les

grands prédateurs suscitent « tant de haine », propose étrangement de rechercher ce que Rawls<sup>6</sup> désignait par consensus par recoupement mutuel, dont la condition est d'évacuer les positions extrêmes. « Dans ce conflit entièrement idéologique entre des représentations de la nature radicalement différentes, il est nécessaire de trouver une base minimale de négociation en écartant les positions extrêmes : d'un côté, ceux qui veulent éradiquer les grands prédateurs pour vivre sans partage dans des zones souvent en déprise agricole ; de l'autre, ceux qui ne veulent pas envisager que l'on puisse chasser certains de ces prédateurs en fonction des dégâts occasionnés au cheptel » (p. 91). Et, pour convaincre ces derniers de leur erreur, il n'hésite pas à utiliser un argument conséquentialiste, bien étranger à l'attitude déontologique qui est généralement la sienne : c'est dans les régions où elles sont chassées que les populations de loups se portent le mieux en Espagne. Adoptant par métier une éthique de responsabilité, Génot en vient ainsi à rechercher les conditions d'un compromis et à mobiliser des arguments qu'il récuse en tant que militant de la nature sauvage.

Ne conviendrait-il pas alors de constater qu'il n'y a pas une, mais plusieurs éthiques pour la nature ? Si l'on admet cette pluralité, ne conviendrait-il pas d'en débattre plutôt que de considérer, d'une part, le « principe de naturalité » comme l'adhésion nostalgique à une conception aujourd'hui dépassée et, d'autre part, les efforts de cogestion de la biodiversité avec les populations concernées comme une trahison au seul profit de ceux qui veulent « en finir avec la nature<sup>7</sup> » ?

<sup>6</sup> Rawls, J., 1993. L'idée d'un consensus par recoupement, in Rawls, J., *Justice et démocratie*, Paris, Le Seuil, 245-283.

<sup>7</sup> Terrasson, F., 2002. *En finir avec la nature*, Monaco, Éditions du Rocher.